

UNE PETITE FENETRE OUVERTE SUR LES GUIDES ET SCOUTS D'EUROPE ORTHODOXES

Au printemps de cette année, Pierrette, ainsi que d'autres membres du Bureau fédéral en visite à la charmante "Base Nationale" des Scouts d'Europe italiens, m'a demandé avec une délicatesse exquise de présenter à cette assemblée aussi influente qu'amicale une réflexion sur la façon de mieux comprendre les guides et les scouts orthodoxes qui font partie de notre Union Internationale. J'ai accepté bien volontiers et je me suis mis sérieusement au travail car je ne pouvais me fier seulement à des expériences de presque cinquante ans de vie dans un "rite byzantino-slave" prenant auquel je suis officiellement inscrit depuis le 12 juillet 1954, bien que je sois né dans l'Eglise latine en 1924. Il s'agit d'un rite d'une indicible beauté, qui m'a bouleversé au départ ; mais ensuite, petit à petit, il m'a pris corps et âme, presque jusqu'à chaque respiration. Il y a eu un tournant au moment où, par choix d'une autorité supérieure, le 19 mars 1957, choix d'ailleurs accepté avec joie, je me suis embarqué à l'Institut Pontifical Oriental dans le département qui est devenu, quelques années plus tard la Faculté de Droit Canonique Oriental, la seule existante à l'heure actuelle. J'appartiens encore à cette faculté comme professeur émérite, mais je ne saurais pas dire de quels mérites il est question !

Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un cours universitaire. Ceux qui m'ont invité à parler devant cette assemblée savaient bien que, comme conférencier, j'ai le défaut de vouloir toujours étayer ce que je dis par une documentation scientifique propre à de tels cours. C'est ce qui a failli arriver. Mais Attilio, notre Président, et quelques mois plus tard le Chanoine Vander Perre, m'ont aimablement rappelé de présenter, de façon accessible à tous, l'esprit, ou mieux le cœur chrétien de nos guides et scouts orthodoxes, imprégnés de cette culture chrétienne, que chacun d'eux a apprise dès le giron maternel. Ils en vivent encore et il faudrait qu'en bon scout ou bonne guide ils en vivent encore plus intensément, dans leur engagement à rejoindre le but pour lequel Dieu les a créés. Je suis très reconnaissant à Attilio et au Chanoine Vander Perre. J'ai cherché à faire de mon mieux pour m'en tenir à la ligne si délicatement indiquée et j'espère ne pas décevoir.

Force d'une double présomption

Je commence par dire qu'il y a moins de cinquante ans, je n'aurais pas pu rédiger une telle conférence sur les scouts orthodoxes. En effet, malgré notre admirable Loi scout / guide – que je ne connaissais pas à l'époque – qui proclame la fraternité universelle entre scouts, je me serais senti serré comme dans une étroite tenaille. En effet, à la lumière des disciplines historico-canoniques, les catholiques présumaient que tous les orthodoxes avaient une foi erronée à cause du schisme, et donc qu'ils étaient frappés de façon notoire par l'excommunication majeure, tandis que leurs évêques étaient également soumis, en plus de l'excommunication, à la suspension *a divinis* (= ne pas pouvoir célébrer la Sainte Messe), parce qu'ils avaient été consacrés par des personnes à leur tour schismatiques et excommuniées. Ceci était tellement vrai que je ne pouvais recevoir dans l'Eglise catholique aucun orthodoxe sans une abjuration formelle du schisme et une tout aussi formelle absolution de l'excommunication, même si cela me répugnait (j'étais alors en Irlande), dans la certitude que chez l'orthodoxe qui demandait à devenir catholique, il n'y ait pas de trace de péché de schisme. Bien plus, il pouvait arriver que dans sa bonté il surpassât de beaucoup celui qui était autorisé à l'absoudre de cette présumée excommunication.

Les choses se sont compliquées ultérieurement par le fait que les sentiments des Eglises orthodoxes étaient substantiellement les mêmes à l'égard des catholiques. Mais il existait déjà des communautés où ceci ne se produisait pas, comme au Foyer Saint-Georges de Meudon, ici près de Paris. Dans ce Foyer, j'ai exercé pendant un an la fonction de "préfet" de quatre-vingts garçons russes, tous orthodoxes à quelques exceptions près, plutôt rares. Avec ces garçons, sous la sage direction du père Paul Mailleux, s.j., un Belge aux méthodes scout – même si j'ignore s'il a jamais été scout – et grand "oecuméniste avant l'heure", nous chantions tous les soirs des hymnes stupéfiantes de la "Prière du soir" en slavon et tous les dimanches nous participions, en chantant tous ensemble, à la Divine Liturgie (= la Sainte Messe) de saint Jean Chrysostome. Le fait que le prêtre mentionnât dans la Divine Liturgie le Pape de Rome ne créait de problème pour aucun de ces garçons ni pour leurs parents : c'était "normal" et les uns et les autres me disaient souvent qu'ils voulaient tous du bien au Pape, tout en restant de bons orthodoxes. L'idée d'excommunication ne se présentait pas du tout.

Je rejoignais souvent ces garçons durant l'été dans un chalet sur le lac de Genève. Là je jouais avec eux comme un scout – bien que je ne le fusse pas encore – et je priais avec eux ; nous chantions en chœur à quatre voix

dans la belle petite église byzantine que le père Igor Sendler, s.j., iconographe renommé, a dessinée, construite de ses mains, et un peu des nôtres, et peinte. Là encore, aucune trace d'excommunication.

En 1964, les excommunications ont disparu même sur le plan officiel.

Lors de la "Session publique 4" du Concile Vatican II (le 21 novembre 1964), quand le Pape a approuvé avec les Pères conciliaires le décret sur l'œcuménisme (*Unitatis redintegratio*), la présomption relative au péché de schisme des orthodoxes ou des protestants a été renversée. Depuis lors, la présomption est en faveur de la bonne foi. En effet le Concile, en parlant de schismes des siècles passés, causés "parfois par la faute des personnes de l'une et de l'autre partie", déclare en se référant aux communautés protestantes et orthodoxes : "Ceux qui naissent aujourd'hui dans de telles communautés et qui vivent de la foi au Christ ne peuvent être accusés de péché de division, et l'Eglise catholique les entoure de respect fraternel et de charité". Le Concile continue à dire que ceux qui "croient en Jésus-Christ et ont reçu le baptême en bonne et due forme constituent une certaine communion, même si elle est imparfaite, et sont incorporés à Jésus-Christ ; ils portent à juste titre le nom de chrétiens et ils sont reconnus par les fils de l'Eglise catholique comme des frères dans le Seigneur" (UR 3).

Vie dans une communion presque totale

Dès lors, en parlant des orthodoxes ou des protestants, il n'est plus possible de les désigner sous le titre d'"hérétiques" ou de "schismatiques" – à Dieu ne plaise, et non plus, comme il arrive parfois encore aujourd'hui, de les appeler "dissidents" ou "frères séparés". Que l'on parle simplement de frères, de frères avec lesquels il y a "une certaine communion, bien qu'imparfaite", comme s'exprimait le concile dans le texte cité plus haut, ou mieux encore de frères "qui ne sont pas encore en pleine communion" avec l'Eglise catholique. Et même aujourd'hui on devrait parler, au sujet des orthodoxes, de frères qui sont "en communion presque totale" avec l'Eglise catholique. Ceci serait en accord avec ce que le Pape a dit au moins par trois fois (21 janvier et 8 février 1971 et 25 janvier 1973) des Eglises orthodoxes, en les estimant déjà en "quasi-pleine" ou "presque totale" communion avec l'Eglise catholique et en reconnaissant leurs évêques comme "pasteurs de la partie du troupeau du Christ qui leur est confiée" (à Constantinople = Istanbul - le 25 juin 1967). Par conséquent, nous pouvons être convaincus - et agir en conséquence – que les actes de juridiction des évêques dont dépendent nos guides et scouts orthodoxes doivent être considérés comme accomplis en communion avec l'Eglise catholique, sauf ceux qui seraient contraires à l'Écriture, à la doctrine catholique et à la loi naturelle (comme je l'ai écrit dans *La civiltà cattolica* 122 [19 juin 1971] 562).

Qu'avons-nous en commun avec les scouts et les guides orthodoxes ? La réponse est claire : du point de vue purement humain, absolument tout ; du point de vue religieux, beaucoup, presque tout.

Ce qui manque à ce "tout" a été mis en évidence durant ce long et émouvant silence qui s'est fait durant la Messe pontificale célébrée à Saint-Pierre avec le Patriarche Œcuménique Bartolomé I (fin juin 1995) quand celui-ci est descendu de l'autel après avoir récité avec le Pape le Credo de Nicée-Constantinople. Il s'est placé dans un lieu réservé au pied de l'autel, « pour assister ».

J'étais présent. Personne ne respirait, l'émotion était intense, navrante, beaucoup de larmes brillaient dans les yeux. Que s'est-il passé, qu'est-ce qui manque, pourquoi ne peuvent-ils pas tous deux continuer la concélébration ? Pour moi, la souffrance prenait une intensité particulière par le fait que le Patriarche, lorsqu'il était encore diacre, avait été mon élève durant presque trois ans à l'Institut Pontifical Oriental, puisqu'il avait soutenu (en décembre 1968) sa thèse de doctorat sous ma direction. L'absurdité de la division des Eglises était évidente.

Oui, la communion entre l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes est déjà "presque totale". Cependant, cela ne suffit pas pour que les prêtres catholiques et orthodoxes puissent concélébrer la Sainte Messe (en Orient, on l'appelle toujours la Divine Liturgie) parce que nous sommes tous d'accord, catholiques et orthodoxes, pour dire que l'Eucharistie est le signe par excellence de la pleine communion entre les Eglises. Toutefois, tant que la pleine communion entre les Eglises n'est pas rétablie, ce serait un contresens que des prêtres catholiques et orthodoxes concélébrassent la Divine Liturgie durant laquelle se déroule le sacrifice de la Croix, avec la consécration du pain et du vin qui deviennent le Corps et le Sang du Christ. Voilà pourquoi le Patriarche Œcuménique est descendu de l'autel avant que ne commence la partie centrale de la Divine Liturgie ; ceci explique pourquoi dans les deux Codes de l'Eglise catholique, celui de l'Eglise latine et celui des Eglises

Orientales (au nombre de 21 – cf. commentaire du Directoire Religieux de la FSE), il est formellement interdit aux prêtres catholiques de concélébrer la Divine Liturgie avec des prêtres non catholiques.

Ce qui manque à la pleine communion entre nous et les orthodoxes se trouve dans le mot "quasi" ou "presque" contenu dans les expressions du Pape, mentionnées plus haut, au sujet de la communion "quasi-pleine" ou "presque totale". Cela semble peu, mais il s'agit toujours d'un "quasi" qui empêche une plénitude, et ce "quasi" indique toujours une réalité très grave.

Dans notre cas - je parle du point de vue catholique – cette réalité est constituée par le Primat du Pontife Romain, que les hiérarchies des Eglises orthodoxes ne reconnaissent pas, si ce n'est de manière limitée d'un "*primus inter pares*" (premier parmi les pairs). Ce qui vient d'être dit semble évident du fait que les livres liturgiques byzantins, imprimés sur les presses vaticanes, sont utilisés parfois (ce qui arrivait souvent sous le régime communiste) par des prêtres orthodoxes ; il en est de même pour les livres liturgiques imprimés par les Eglises orthodoxes. Les livres sont identiques, à l'exception des mentions des chefs suprêmes, comme il se doit. Dans les livres imprimés sur les presses vaticanes, on prie, avant de nommer l'évêque du lieu, pour "notre très saint et universel Pontife, NN, le Pape de Rome" ; dans les livres orthodoxes, on commémore au même endroit le Chef suprême de l'Eglise orthodoxe concernée, par exemple le Patriarche de Roumanie ou de Bulgarie. J'ai vu des livres liturgiques édités au Vatican utilisés par tel ou tel prêtre orthodoxe, où le nom du Pape était rayé et remplacé par celui du patriarche orthodoxe, et j'ai vu le contraire chez tel ou tel prêtre catholique oriental qui utilisait le livre édité par les orthodoxes. Ces deux rayures, horribles à l'extrême, sont d'éloquents réponses à la question de ce qui manque à la pleine communion entre les Eglises.

Pour le reste nous tous, catholiques et orthodoxes, nous croyons aux mêmes dogmes fondamentaux de la foi, sur la Très Sainte Trinité, sur le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge Marie, Jésus-Christ. Nous avons tous les sept mêmes sacrements, administrés par des prêtres et des évêques validement ordonnés et hiérarchiquement organisés ; nos Eglises "locales" se reconnaissent comme Eglises sœurs, nous reconnaissons nos évêques, à tous les niveaux de la hiérarchie (comme les métropolitains et les patriarches), comme pasteurs auxquels est confiée une partie du troupeau du Christ. Nous avons tous un profond désir que soit rétablie la pleine communion entre les Eglises, de façon à ce que, sur le plan des désirs, nous soyons déjà un seul cœur et une seule âme, ensemble avec le Cœur du Christ, qui priait pour l'unité. Nous avons tous la même promptitude sincère à accepter les futurs résultats d'un dialogue œcuménique entre les Eglises, et ainsi nous acceptons déjà aujourd'hui les mêmes solutions futures à nos différences actuelles. Il est clair que les *formulae fidei* (formulations du Credo) doivent être les mêmes, mais nous réunissent plutôt dans le for externe, tandis que ce qui nous unit au plus profond des cœurs est la charité du Christ, la bonne foi, la même promptitude fondamentale de chacun à accepter, dans son intégrité, toute la doctrine de l'Eglise et donc dans le sens indiqué par celle-ci sous l'autorité de son Magistère. Ceci ne signifie-t-il pas, peut-être, que dès maintenant tous les catholiques et orthodoxes, pris individuellement, même s'ils ne sont pas encore en pleine communion entre eux sur le plan formel, appartiennent, de la meilleure façon possible, à la même Eglise, une, sainte, catholique et apostolique ?

Une certaine diversité d'usages et de coutumes propres aux disciplines qui règlent la vie de chaque Eglise orthodoxe, souvent depuis des temps immémoriaux, à part les dogmes fondamentaux qui nous unissent, non seulement ne nuit pas à l'unité de l'Eglise du Christ, mais bien plus "ajoute même à sa beauté et est une aide précieuse pour l'accomplissement de sa mission" (UR 16). "La formulation théologique différente des doctrines", étant sauve leur substance, ne nuit pas non plus à cette unité : ces différences sont survenues à cause de méthodes et de perspectives diverses utilisées en Orient et en Occident, pour "parvenir à connaître et exprimer les choses divines" (UR 17). Le concile déclare qu'il « n'est donc pas étonnant que certains aspects du mystère révélé aient été parfois mieux saisis et mieux exposés par l'un que par l'autre, si bien que ces diverses formules théologiques doivent souvent être considérées comme plus complémentaires qu'opposées. Quant aux traditions authentiques des Orientaux, on doit le reconnaître, elles sont enracinées de façon excellente dans la Sainte Ecriture ; développées et exprimées dans la vie liturgique, elles se nourrissent de la tradition vivante des apôtres, des écrits des Pères orientaux et des auteurs spirituels ; elles portent à une juste façon de vivre, voire à la pleine contemplation de la vérité chrétienne » (ibidem). Donc "tout ce patrimoine spirituel et liturgique, disciplinaire et théologique, dans ses diverses traditions, fait pleinement partie de la catholicité et de l'apostolicité de l'Eglise" (ibidem). C'est à moi, à toi, que ce soit catholique ou orthodoxe, c'est à nous, à nous tous.

Dans ce qui suit, je vais chercher à mettre en évidence, par de brèves allusions, quelques aspects de cette diversité, aspects que j'ai choisis en ayant en vue le but pratique de cette conférence, d'une meilleure

connaissance des scouts et des guides orthodoxes qui appartiennent à l'UIGSE-FSE pour pouvoir, dans le plein respect de leur culture chrétienne, vivre avec eux en pleine conformité à ce que l'UIGSE-FSE propose par ses Principes, la Promesse scoute / guide, la Loi scoute / guide et ses autres textes fondamentaux.

Invocation quotidienne à l'Esprit Saint

Chacun de mes cours à l'Institut Oriental de Rome commence par une prière confiée à tour de rôle aux étudiants de diverses Eglises orientales. Si ceux-ci appartiennent aux diverses Eglises de rite byzantin (roumains, grecs, melkites...), ils chantent presque toujours la même prière qui est la suivante :

Roi céleste, Paraclet, Esprit de vérité, partout présent et remplissant tout, trésor de tout bien et donateur de vie, viens et demeure en nous ; purifie-nous de toute souillure et sauve nos âmes, Toi qui es bonté.

Quant à l'Esprit Saint, il est vrai qu'il y a une différence substantielle entre les catholiques et les orthodoxes à cause du mot "Filioque" inséré en Occident dans le Credo de Nicée-Constantinople (... « il procède du Père et du Fils »...). Eh bien, il me semble que se profile actuellement sur ce point une clarification complète. Cependant, je ne prononce pas ce mot moi-même dans le Credo que je récite chaque jour lors de la Divine Liturgie. Je ne le prononce pas :

1°) parce que depuis plus de quatre siècles il a été déclaré par les papes (Clément VIII en 1595) que nous autres, catholiques de rite byzantin, nous sommes obligés de croire que l'Esprit Saint procède aussi du Fils, mais nous ne sommes pas obligés de l'expliciter dans le Credo,

2°) parce que dans le livre que j'utilise pour les célébrations, publié par le Vatican, le Credo est privé de ce mot, aujourd'hui encore,

3°) parce que le Pape et le Patriarche Œcuménique, durant la concélébration de la Liturgie de la Parole, jusqu'à l'Offertoire, que j'ai mentionné plus haut, ont récité ensemble le Credo de Nicée-Constantinople dans la formule d'origine, sans le mot "Filioque". Ceci, quelques mois plus tard, a reçu sa meilleure explication dans un document substantiel du Conseil Pontifical pour l'unité des chrétiens (cf/ *L'Osservatore Romano* du 13 septembre 1995, et *Service d'Information* n° 89 (1995/II-III, 87-91), document que je considère comme acceptable aussi de la part des orthodoxes).

Je suis convaincu, comme me l'a dit une des plus hautes personnalités du monde orthodoxe lors de mon voyage en Orient en 1968, que si la question autour du "Filioque" pouvait être surmontée au Concile de Florence (ils étaient tous d'accord sur la formule "il procède du Père par le Fils" – *ex Patre per Filium*), elle peut encore être surmontée aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une question de haute théologie.

Je reviens à la prière "Roi céleste" que je viens de citer. Il s'agit d'une épiclese (= invocation à l'Esprit Saint) semblable aux deux de l'Eglise latine, à savoir le "Veni Creator Spiritus" que l'on emploie dans des circonstances particulières (par exemple dans des Assemblées comme la nôtre), ou au "Veni Sancte Spiritus" qui constitue la séquence du Dimanche de Pentecôte dans le rite latin. Toutefois cette "épiclese", très brève, est utilisée tous les jours en Orient. Pratiquement tous les offices divins commencent par cette invocation à l'Esprit Saint, y compris la Divine Liturgie, même si celle-ci a une "épiclese" qui lui est propre après la consécration des espèces eucharistiques. Je ne développe pas car je sortirais de mon sujet.

Dernièrement, j'ai été très heureux de lire les travaux du célèbre théologien orthodoxe roumain de réputation mondiale, Dumitru Staniloae, et de constater que cet auteur considère la prière "Roi céleste" comme "l'épiclese" par laquelle tout orthodoxe devrait commencer toutes ses journées, chacune de ses activités, en se sentant uni à "l'Epiclese", écrite avec une majuscule, qui s'élève sans cesse de toute l'Eglise vers l'Esprit Saint (cf. *Prière de Jésus et expérience du Saint Esprit*, 1981, p. 115). Il s'agit de la prière la plus profonde qui résonne en chaque baptisé, parce que, par la grâce sanctifiante, vie "cachée en Dieu avec le Christ" (Col 3,3), il est "mené par l'Esprit de Dieu" (Rm 8, 14) qui le fait s'exclamer "Abba, Père" (Rm 8, 15-16) en s'adressant sans cesse à Dieu avec une joie extrême au cœur. C'est ce même "Esprit de son Fils", à savoir celui de Jésus, "que Dieu a envoyé" dans son cœur, "qui crie Abba, Père" (Gal 4, 6).

Tel est le cri qui est commun à nous tous, le cri de toute l'Eglise et il n'est pas possible de prononcer cet "Abba" si ce n'est en communion avec tous les baptisés.

Que nos scouts et nos guides appartenant aux Eglises orientales, orthodoxes ou catholiques, conservent l'habitude – et si cette habitude a été perdue, qu'ils la rétablissent – d'invoquer souvent l'Esprit Saint, en commençant leurs prières du matin, qui sont même écrites dans tous les livres liturgiques et qui sont très belles, et celles du soir, avec la prière "Roi céleste" et qu'ils vivent dans sa dimension chaque moment de la journée.

La Prière du Cœur ou Prière de Jésus

Le livre "Récits sincères d'un pèlerin russe à son père spirituel" (la bibliographie n'en manque pas) est très connu. Il cherche à mettre en pratique l'enseignement de Jésus sur la "nécessité de prier toujours, sans jamais se lasser" (Lc 18, 1), de prier "sans cesse" (1 Ts 5, 17). Exhorté par un *starets* (= père spirituel), le pèlerin, homme simple, commence à répéter les paroles de ce publicain qui fut épié par un pharisien qui se croyant juste ne priait pas du tout, tandis que le publicain se battait la poitrine en répétant toujours les mêmes paroles : "O Dieu, aie pitié de moi, pécheur" (Lc 18, 13). Cette brève prière est devenue dans les Eglises orthodoxes la formule suivante : "Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi" (et les Russes ajoutent à la fin le mot "pécheur"). Le "pèlerin russe" commence à la répéter sur ses lèvres des milliers de fois par jour, en arrivant à en compter 12 000, puis il ne compte plus parce qu'il s'aperçoit que la prière est passée dans son cœur et qu'il la répète incessamment à chaque battement de cœur, jour et nuit.

Certes, il n'est pas conseillé d'en faire autant. Il faut même veiller à ce que cette pratique ne s'approche pas des "méthodes psycho-physiques" qui tentent d'unir la prière à la respiration ou au battement de cœur, ce qui débouche parfois sur une sensation de chaleur, de calme et de concentration que recherchent ceux qui pratiquent le "yoga", le "zen" ou des choses semblables. Mais il s'agit de phénomènes naturels qui n'ont rien de commun avec les effets de la grâce divine.

Mais, comme l'écrit T. Špidlik, dans sa présentation de l'édition italienne du livre mentionné plus haut de D. Staniloae, "ces réprimandes sévères, bien entendu, ne concernent pas ceux qui utilisent la Prière de Jésus comme une simple oraison jaculatoire de façon tout à fait spontanée. En effet, celle-ci est parfaitement adaptée : « dans un monde qui vit dans l'oubli soit de Dieu soit de son propre péché, cette prière nourrit le sens de la présence de Dieu, l'expérience de Jésus miséricordieux ». Par cette prière, souvent répétée, "le sentiment de péché grandit dans le cœur ; or c'est la base de la conversion ; et en même temps la joie d'être pardonné. Donc l'âme appartient aux "bienheureux qui pleurent" (Mt 5, 4), vit dans l'action de grâce (*eucharistie*) continue, sa propre faiblesse lui donne l'occasion d'expérimenter la miséricorde divine". En outre, la Prière de Jésus – poursuit le même auteur – a un merveilleux effet *antirrhétique* (*antirrhesis* = réponse), à savoir d'un refus décidé "des pensées mauvaises qui nous inquiètent continuellement, des suggestions du diable, en lui répondant comme Jésus a répondu à Satan quand il fut tenté par lui, par ce verset de l'Écriture (Mt 4, 1-11)". Il s'agit "d'une formule merveilleuse, adaptée pour chasser tous les démons". Et l'on ajoute encore qu'il existe toute une théologie autour du nom de Jésus, même dans cette prière. Špidlik écrit : "prononcer le nom est comme si l'on peignait une icône de Jésus non avec des couleurs mais avec le son acoustique des lèvres. Les icônes, dans la foi des chrétiens d'Orient, rendent présente la personnalité peinte. De même, Jésus est présent quand son nom est prononcé", dans une prière pieuse, cela va sans dire.

Il s'agit d'une des oraisons jaculatoires qui circulent dans le monde chrétien depuis les premiers siècles, surtout parmi les moines ; chacun en avait une, qu'il ruminait sans cesse, et ainsi il était uni à Dieu et pénétrait toujours davantage dans la profondeur du sens de sa brève oraison jaculatoire. A la fin, quelques formules ont prévalu et parmi celles-ci, vers la fin du 11^{ème} siècle, la Prière de Jésus, que quelques-uns appellent "le cœur de l'Orthodoxie". Il s'agit d'une prière contemplative, dans laquelle prévaut sur l'intellect le regarder, le sentir, le goûter les choses divines, le fait d'être assis aux pieds de Jésus et d'écouter (comme Marie, sœur de Marthe en Lc 10, 39), l'ardeur du cœur comme celle des deux disciples d'Emmaüs (Lc 24, 32), le fait de se sentir pardonné et d'être avec une joie immense dans les bras de Dieu le Père comme l'enfant prodigue (Lc 15, 20). Ceci est la prière que chaque peuple, d'Orient et d'Occident, favorise. Oui, d'Occident également. Nos mères de rite latin ne nous ont-elles pas enseigné de brèves oraisons jaculatoires ? Ne récitaient-elles pas le rosaire dans la même disposition éminemment orante que ces orthodoxes qui récitent la Prière de Jésus avec les "tchotki" (couronne fait de cent petits grains en corde tissée) à la main ou sans "tchotki", tout en expédiant les affaires domestiques ?

Ce n'est pas pour rien que le Pape, dans la récente lettre apostolique (*Rosarium Virginis Mariae* 16 octobre 2002, n° 5), rapproche la Prière de Jésus du Rosaire en disant que celui-ci "se situe dans la tradition la meilleure et la plus éprouvée de la contemplation chrétienne. Développé en Occident, c'est la prière méditative par excellence, et elle correspond, d'une certaine façon, à la "prière du cœur" ou "prière de Jésus" qui a germé sur l'*humus* de l'Orient chrétien".

J'avoue que la plus belle chose à laquelle, grâce à Dieu, il m'a été donné de participer au sein de la FSE, surtout

dans les camps d'été de nos scouts, est le cercle qui se resserre autour du feu de camp tous les soirs pour réciter, sous la direction du chef de troupe, cinq dizaines de chapelet. Après l'annonce du "mystère" concerné (et l'on ajoute une intention particulière pour chaque dizaine), un scout à la fois prononce son Ave Maria, à tour de rôle. Je pense que le Seigneur, du haut des cieux – j'emploie des paroles humaines – regarde avec grande satisfaction une telle couronne vivante de garçons qui, là en bas, sous les étoiles, saluent cinquante fois sa Mère avec les paroles de l'Ange Gabriel et de sainte Elisabeth, et qui autant de fois prononcent le nom de Jésus en contemplant, les yeux fixés sur le feu qui s'éteint en crépitant, les mystères de sa vie dans le but de l'imiter en bons chrétiens.

Comme j'aimerais prendre part avec les scouts ou guides orthodoxes (ou catholiques de rite oriental) à un cercle semblable dans lequel, en commençant par la récitation de la prière "Roi céleste", la Doxologie, l'invocation de la Très Sainte Trinité, le Notre Père, et les douze "Kyrie eleison" (répétitifs eux aussi), scout après scout, guide après guide, chacun prononce la Prière de Jésus, avec de temps un temps de brefs chants liturgiques, pour finir par la plus ancienne prière mariale "Sous ta protection nous nous réfugions", par laquelle nous terminions, en chantant à quatre voix, la prière du soir avec les garçons russes au collège de Meudon... Pourquoi ne pas avoir un si beau rêve !

Dimension mariale

Il n'est pas une Divine Liturgie (= Sainte Messe) dans les Eglises byzantines qui n'inclue les deux prières suivantes à la Mère de Dieu (Theotokos). La première, surtout, est récitée quatre fois en terminant les trois prières litaniques initiales et celle que l'on récite avant le Credo, tandis que la seconde est située entre les prières centrales de la Divine Liturgie après la consécration, le mémorial (croix, déposition, résurrection, ascension, place à la droite du Père, seconde venue) et les épicleses à l'Esprit Saint.

Première prière : Faisant mémoire de Notre Dame, la très sainte, immaculée, toute bénie, glorieuse Mère de Dieu et toujours Vierge, ainsi que de tous les saints, offrons-nous nous-mêmes les uns les autres et toute notre vie au Christ notre Dieu.

Seconde prière : Il est vraiment digne de te bénir, Mère de Dieu, toujours bienheureuse et toute immaculée, Mère de notre Dieu. Plus vénérable que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins, toi qui sans perdre ton intégrité as enfanté Dieu le Verbe, tu es vraiment Mère de Dieu ; nous te magnifions.

On dit que dans les Eglises orthodoxes le dogme de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie n'est pas reconnu. Il s'agit peut-être d'une position officielle, mais quand je demande à n'importe quel orthodoxe s'il est possible de dire que la Vierge est "plus honorable que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins", et d'affirmer en même temps qu'Elle a été soumise au péché originel, il me regarde avec l'air de quelqu'un qui voudrait m'excommunier. Et il a raison, parce qu'il fête aussi avec une grande dévotion la fête de l'Assomption de Marie au ciel – aussi appelée en Orient la fête de la Dormition - ; sur cette icône, les Apôtres semblent complètement désespérés de voir la Vierge dans le tombeau et se demandent comment il est possible que la toute pure Mère de Dieu, sans tache de péché, puisse être soumise à la corruption. Sur l'icône apparaît le Christ, qui résout le problème. Il vient lui-même, non comme à l'Annonciation pour rester ici bas pour mourir pour nous, mais pour prendre sa mère dans ses propres bras et l'emporter au ciel. Comment fait-on pour peindre cela ? C'est difficile de le dire mais les iconographes byzantins, qui croient au symbolisme, y sont arrivés, avec une fillette dans la main de Jésus. L'Immaculée et la Vierge de l'Assomption sont inséparables.

Il y a un théologien célèbre (Bulgakov dans *Kupina neopalimaja*) qui soutient que pour être orthodoxe il faut croire avant tout à trois vérités : la Résurrection du Christ, l'Ascension et l'Assomption, c'est-à-dire la glorification de la Mère de Dieu, en tant qu'elle "est élevée au ciel comme Mère du Christ désormais dans toute la plénitude de sa signification, du Christ mystique, de toute l'Eglise" (cf. Špidlik, *Liturgies de l'Orient...* Vatican 1996, p. 1237). Là encore, la rencontre entre catholiques et orthodoxes semble totale.

Il me semble qu'il faut renoncer à toute comparaison entre les Eglises d'Orient et d'Occident quant à la dimension mariale. On ne peut dire qu'une seule chose : dans la façon d'exalter la Bienheureuse Vierge Marie, les unes surpassent les autres et vice versa. L'hymnologie mariale imprègne l'office divin byzantin et, si l'on peut le dire ainsi, débouche dans l'hymne *Akathistos* que toutes les guides et tous les scouts orthodoxes connaissent certainement. Même si cette hymne n'est chantée entièrement par tout le peuple qu'une seule fois par an, elle est dans le cœur de tout orthodoxe et elle peut être d'un usage quasi quotidien – par exemple pour conclure un feu de camp – en se limitant à telle ou telle strophe, par lesquelles elle est divisée avec une grande sagesse.

Innombrables sont les Sanctuaires marials de l'Orient (en Russie, au début du siècle dernier, il y en avait plus de 1000) et quelques-unes des icônes miraculeuses qui y sont vénérées sont répandues également en Occident. Malheureusement, il arrive parfois que telle icône soit placée dans une situation inadéquate, seulement comme ornement, sans que l'on sente la présence de la Mère de Dieu dans cet environnement, ce qui se produit toujours

pour un orthodoxe quand il contemple une icône mariale (mais aussi d'autres icônes rendent présent ce qui y est peint). C'est pourquoi il se sent obligé de se comporter devant celle-ci en conséquence, comme dans une église. Ainsi, par exemple, devant une icône, on ne fume pas ; ceci, me semble-t-il, appartient au style de nos scouts et de nos guides orthodoxes.

Loin de vouloir enseigner à nos scouts et guides orthodoxes quelque chose sur leur dévotion mariale, sur les pèlerinages mariaux, sur les fêtes de la Vierge, il me semble que ceux-ci peuvent découvrir dans leur propre tradition, si profonde, ce que la FSE propose autour de la fête de l'Annonciation, où nous sommes habitués à renouveler *l'Acte de consécration à Notre Dame de l'Annonciation*, récité pour la première fois à l'Eurojam de 1984, dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Sur ce point, ils me semblent privilégiés par le fait que cette fête dans l'Orient byzantin est restée une des douze fêtes majeures (dans l'Eglise latine, ce n'est plus qu'une fête "de précepte") auxquelles nos guides et nos scouts ne peuvent pas manquer de participer aux offices divins qui se célèbrent dans chaque église. Les offices divins et la Divine Liturgie de la fête se prêtent très bien à comprendre cet "Acte de consécration", tandis que le bref et incisif *troparion* (tropaire) de la fête – il faudrait vérifier avec les chefs et les conseillers religieux des unités orthodoxes – pourrait peut-être être recommandé pour un usage fréquent, voire quotidien, par exemple parmi les prières du matin et du soir, ou même comme une sorte d'"Angélus" que les scouts et les guides catholiques devraient réciter trois fois par jour. Voici le *troparion* de l'Annonciation.

Aujourd'hui, c'est l'aurore de notre salut, où se manifeste le mystère éternel : le Fils de Dieu devient fils de la Vierge, et Gabriel annonce cette grâce. Avec l'Ange, disons donc à la Mère de Dieu : Réjouis-toi, Pleine de grâce, le Seigneur est avec toi.

Culte des Saints

Dans le chapitre "Tendresse et Sainteté", D. Staniloae (dans le livre cité plus haut, pp. 21-33) décrit magistralement la figure d'un Saint comme la conçoivent les orthodoxes. En voici seulement quelques allusions : Le saint excelle par sa disponibilité, par son extrême attention à l'autre, par sa promptitude à se donner au Christ. Le saint laisse transparaître envers tout être humain son comportement plein de délicatesse, de pureté de pensées et de sentiments. Sa délicatesse s'étend envers les animaux, envers toutes les choses, parce qu'en toute créature il voit un don de l'amour de Dieu. Il respecte tout homme et toute chose. Si un homme souffre, et même si un animal souffre, le saint leur manifeste une profonde compassion. Le saint irradie un esprit de générosité, d'abnégation, de participation, sans aucune préoccupation de lui-même. Il ne donne pas d'ordres mais des conseils avec douceur, lesquels néanmoins s'imposent d'eux-mêmes comme une libération provenant de la bonté divine. Celui qui l'approche découvre en lui le sommet de la bonté et de la pureté, recouverts d'un voile d'humilité, qui le rend encore plus attrayant. Le saint est une personne engagée dans un dialogue totalement ouvert et incessant avec Dieu et avec les hommes. Il est la limpide transparence de l'aurore de la divine lumière éternelle dans laquelle l'humanité rejoindra sa perfection. En conclusion (p. 33), le saint "est le reflet intégral de l'humanité du Christ".

Si'il fallait encore, comme c'est déjà arrivé, proposer quelque chose pour notre *Commentaire du Directoire religieux*, j'aurais suivi les traces ci-dessus, pour l'art. 3 du *Directoire*, par lequel la FSE affirme donner le primat à la vocation de tout baptisé à la sainteté. Les scouts et guides orthodoxes ont là une voie sûre à suivre, sur les traces de tant de leurs saints, anciens et modernes. Staniloae en propose trois à la fin de son livre (S. Callinico di Cernica † 1868, le staretz Ioanikios † 1944, le "vieux" Georges † 1918), comme "figures charismatiques", presque inaccessibles, mais eux aussi indiquent que la sainteté est une vocation fondamentale pour tous, qui se traduit dans la vie pratique de chaque jour par la disponibilité, l'attention à l'autre, la délicatesse, la transparence, la pureté de pensées et de sentiments, le service à la suite du Christ.

Quant aux Saints Patrons des scouts et des guides orthodoxes, je retiendrai que saint Georges est commun à tous les scouts chrétiens du monde. L'on pourrait peut-être suggérer que le Troparion de Saint Georges (23 avril, comme dans l'Eglise latine) soit inclus dans les prières du matin et dans celles du soir, comme on le faisait au collège Saint-Georges à Meudon en chantant tous les soirs avec les garçons russes. En voici le texte :

Libérateur des captifs, toi qui assures aux pauvres ta protection, en qui les malades trouvent aussi leur médecin et les princes leur défenseur, saint Georges, victorieux et grand martyr, intercède auprès du Christ notre Dieu pour le salut de nos âmes.

Quant aux Patrons de l'Europe, qui sont au nombre de six pour nous catholiques, brièvement décrits dans le *Commentaire du Directoire Religieux*, les orthodoxes bien évidemment n'ont pas un "culte formel" pour eux, sauf les saints Cyrille et Méthode, qui sont très vénérés par eux tous. Sur ce point, il faut avoir une sensibilité particulière et se fier à ce que pourront décider les chefs et les conseillers religieux des associations ou unités orthodoxes, qui pourront, si cela leur semble opportun, désigner tel ou tel Patron pour les autres branches (louveteaux, coccinelles, guides aînées, routiers), comme l'association italienne qui a choisi pour la branche guide

aînée sainte Catherine de Sienne, pour les routiers saint Paul et pour les deux branches louveteaux et coccinelles saint François d'Assise.

En ce qui concerne ce dernier, je signale qu'un auteur orthodoxe, qui précisait que dans l'Eglise catholique "excommuniée" – nous étions dans l'ère pré-œcuménique – il ne pouvait pas y avoir de saints, a fait une exception pour saint François d'Assise en le considérant comme "l'unique saint orthodoxe au sein de l'Eglise catholique" (Iljin, *Aksiomy religioznogo opyta*). Il est certain que saint François a toutes les caractéristiques d'un saint décrites par Staniloae. Quant à ce que l'on appelle la "pacification avec le cosmos et toute la nature", où se trouvent les hirondelles et les poissons, mais aussi où des ours féroces et des loups obéissent docilement au saint, pacification qui transparaît dans la vie des saints orthodoxes, spécialement des saints russes, il faut dire que celle-ci imprègne également la spiritualité franciscaine. Si je devais choisir un Patron pour les coccinelles russes (en espérant qu'elles existent un jour), ou des louveteaux russes, je choisirais sans hésiter saint Serge de Radonège, que nous vénérons également dans le culte officiel de l'Eglise catholique, entre autres parce qu'il savait aimablement renoncer à son repas en faveur d'un ours sauvage affamé. Il est intéressant de lire le rapprochement de ces deux saints dans l'étude de T. Špidlik, "Saint François d'Assise et Saint Serge de Radonège", dans *Le baptême sur les terres russes*, Florence 1991, pp. 423-435.

Catéchèse liturgique

Les chefs scouts ne sont pas des "catéchistes". Toutefois, à la FSE, ils éduquent à la vie de foi, ce qui correspond aussi aux conceptions les plus pures de Baden Powell, selon qui le scoutisme lui-même, "à travers ses services et toutes ses activités" doit "faire entrer la religion dans la vie" (*La route du succès*, p. 191). Le Commentaire du Directoire religieux (art. 5) est très clair sur ce point, mettant au centre de l'harmonieuse œuvre éducative l'intégralité de la personnalité du garçon ou de la fille, qui doivent être éduqués dans la foi vivante et active de l'Eglise dans laquelle ils sont insérés par le baptême.

Je ne sais pas suffisamment de quelle façon se développe l'œuvre catéchétique dans les Eglises orthodoxes particulières, à savoir où les garçons apprennent la doctrine chrétienne, pour avoir une opinion solide quelconque à ce sujet. Il est certain qu'à la FSE les chefs – de même que les bons parents chrétiens – doivent se préoccuper du fait que les jeunes qui leur sont confiés suivent soigneusement les cours de catéchisme, et ce avec profit, tandis que les chefs feront tout leur possible pour enthousiasmer les garçons et les filles, dès les branches cadettes, à mettre en pratique ce qu'ils auront appris au catéchisme, par l'exemple, la parole, les initiatives et l'activité qui les impliquent activement, parce qu'il importe dans ce domaine de suivre la règle d'or : "le scout apprend en faisant".

Parmi de telles initiatives, il me semble que la principale serait une participation consciente à la vie liturgique des Eglises orthodoxes, illuminée par l'exemple des chefs et promue par eux comme une proposition, convaincante et enthousiaste, tout en étant discrète et équilibrée. En effet, le dogme orthodoxe est conservé entièrement dans les offices divins et par eux, à l'aide des textes des Pères de l'Eglise, est expliqué aussi par les plus grands théologiens orthodoxes. On pourrait presque dire que celui qui enfant a fréquenté les offices divins, avec l'aide de sa maman, s'est imprégné des vérités de la foi de la façon la plus profonde, avec toute son âme et tout son cœur. Le catéchisme lui sera utile pour approfondir ce qu'il sait et qu'il vit déjà. En revanche, pour celui qui n'a pas fréquenté les offices divins depuis son enfance – je considère que cela arrive fréquemment dans les pays sortis de la domination communiste ou aussi à cause de l'indifférence religieuse générale de la société moderne – , il est dépourvu de cette profonde culture chrétienne : dans ces cas-là, l'exemple du chef ou de la cheftaine dans la façon de vivre la liturgie de sa propre Eglise et de savoir l'expliquer avec enthousiasme, sera pratiquement l'unique moyen de s'insérer sur la route de la sainteté à laquelle lui aussi, par le baptême, a été appelé. Il n'est jamais trop tard, même si on commence par les plus petits, il y a une bonne espérance d'une récupération substantielle du temps perdu.

Sur le plan pratique, j'estime qu'il n'est pas difficile de faire vivre l'année liturgique des Eglises orthodoxes à nos garçons. Peut-être la façon la meilleure est-elle celle qui est centrée sur le temps fort qui commence par le dimanche qui signe l'abstinence de viande et par le suivant, qui élimine aussi les laitages en commençant le jeûne strict du carême qui, après le samedi de Lazare et le dimanche des Rameaux, débouche sur la Semaine Sainte. Durant cette semaine, les Eglises orthodoxes sont pleines de monde – la foule des hommes se détache – qui fait une "retraite" avant la confession pascale. Puis vient la Pâque, où la joie éclate littéralement, la joie pascale, avec la salutation que les fidèles, à l'église, dans la rue, à la maison, partout, s'échangent mutuellement, mille fois : "Christ est ressuscité – Il est vraiment ressuscité". Cette joie se prolonge non seulement durant toute la "Semaine lumineuse" (Octave de Pâques) mais jusqu'à la Pentecôte, avec un chemin balisé par les dimanches de saint Thomas, des saintes femmes au tombeau, du paralytique, de la Samaritaine, de l'aveugle-né, de la fête de l'Ascension et du dimanche des Pères de l'Eglise (qui précède la Pentecôte). Puis viennent 34 semaines (dans le rite latin, où l'on parle en termes de couleurs liturgiques, elles sont signalées en vert comme des "dimanches du temps ordinaire") dont le dernier dimanche est celui du Fils prodigue qui précède celui d'où nous sommes partis, qui marque l'abstinence de viande et qui inaugure le jeûne du carême.

Ce chemin est intégré aux douze fêtes majeures¹ (il faut avoir présent à l'esprit le fait que l'année liturgique commence le 1^{er} septembre et que la nomenclature des fêtes mentionnées ci-dessous est officielle, et parle de soi) :

La nativité de la très sainte et souveraine Mère de Dieu (8 septembre)
L'exaltation universelle de la Croix précieuse et vivifiante (14 septembre)
Le patronage de la très sainte et souveraine Mère de Dieu Marie toujours Vierge (1^{er} octobre)
La présentation au temple de la très sainte Mère de Dieu (21 novembre)
La nativité selon la chair du Seigneur, Dieu et Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ (25 décembre)
La circoncision selon la chair du Seigneur, Dieu et Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ (1^{er} janvier)
Les saintes théophanies de notre Seigneur Jésus-Christ (6 janvier) [Epiphanie]
"Ypapanti" du Seigneur, Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ (2 février) [Présentation]
Annonciation de la très sainte Mère de Dieu, Marie toujours Vierge (25 mars)
Mémoire de la nativité du vénérable et glorieux prophète, précurseur Jean le Baptiste (24 juin)
Mémoire des saints et glorieux apôtres et premiers coryphées Pierre et Paul, dignes de toute louange (29 juin)
Commémoration de la sainte transfiguration de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (6 août)

Louveteaux, coccinelles, éclaireurs, éclaireuses, routiers et guides aînées qui, année après année, vivent sciemment ce que les Eglises orthodoxes proposent dans leurs offices divins, notamment dans la Divine Liturgie, acquièrent une connaissance notable de tout le mystère du salut, un profond amour de tout ce qui constitue leur Credo, qui ne fait plus qu'un avec leurs personnalités. Sans aucun doute, ces jeunes comprendront ce que la FSE entend par l'expression "bons chrétiens". C'est d'eux que le monde a besoin.

Catéchèse iconographique

Je fournis un indice supplémentaire à cette catéchèse non seulement parce qu'elle est étroitement liée à cette liturgie, mais aussi parce qu'elle me semble très adaptée pour l'explication "visuelle" des vérités chrétiennes à nos garçons, et ceci dans un climat particulièrement sacré qui est créé en présence de toute icône. En effet, dans l'Orient chrétien, l'iconographie n'est pas un art "libre" mais "canonique" ; elle doit donc correspondre non seulement à des critères artistiques mais elle doit aussi présenter de façon visuelle et symbolique ce qui est exprimé de façon auditive dans les lectures et les hymnes des offices liturgiques. Le concile de Nicée II (787) disait que "si les Pères nous ont transmis l'Evangile, ils nous ont également transmis les icônes, parce que la représentation est inséparable du récit évangélique ; inversement, le récit évangélique est inséparable de la représentation. L'un et l'autre sont bons et dignes de vénération, parce qu'ils s'expliquent mutuellement et mutuellement ils se démontrent". Les Pères ajoutaient aussi, en se référant à saint Basile : "Ce que la parole communique à travers l'ouïe, l'icône le démontre en silence" (cf. Pia Compagnoni, *Le langage de l'icône*, Milan, 1988, p. 15).

Cependant, il ne s'agit pas "d'un art qui illustre l'Ecriture Sainte, comme on pouvait comprendre en Occident les fresques ou les calvaires bretons, appelés également "Bible des pauvres", parce qu'ils étaient compréhensibles même par des analphabètes. L'icône correspond à l'Ecriture de la même manière que les textes liturgiques, l'icône représente divers moments de l'histoire du salut, transmet de façon visible leur sens et leur signification vitale. Ainsi, à travers la liturgie et à travers l'icône, l'Ecriture vit dans l'Eglise" (ivi, p. 16). "Ce n'est pas l'icône, œuvre d'art sacré, qui est belle, mais sa vérité qui de la peinture s'échappe en images, telle qu'elle est révélée en paroles par les Livres sacrés. En représentant le Seigneur Jésus, la Théotokos et les saints, l'icône les rend mystérieusement présents" (ibidem p. 17). L'icône contient toute une théologie de la vie divine, la vie éternelle, hors du temps. C'est pourquoi les moines iconographes, habilités par l'autorité ecclésiastique à écrire les icônes, ont été appelés *zoographes* – écrivains de la vie. C'est la raison pour laquelle l'icône véritable doit être bénie par l'autorité ecclésiastique, et s'appelle "canonique", si elle correspond aux "canons" dictés par l'Eglise.

Il existe des règles assez précises pour les écoles iconographiques sur tous les aspects : sur la façon de préparer la planchette de bois, d'utiliser la dorure, sur le sens de chaque couleur, sur ce qu'il convient de peindre en fonction du fait évangélique représenté... Il existe de bons livres sur le sujet. Je cite seulement celui du père Igor Sendler, s.j. – très documenté et "réaliste" – qui dirigeait l'école iconographique du Foyer Saint-Georges de Meudon mentionné plus haut : *L'icône, image de l'invisible*, Paris 1981.

Pour nos groupes de scouts et guides orthodoxes, que la connaissance profonde des icônes canoniques soit la catéchèse la plus simple et la plus profonde, qui éduque aussi à la beauté sublime, qui fascine les cœurs et y imprime ce que l'icône représente, au point que la contemplation de l'icône débouche tout naturellement sur une prière profonde.

¹ La liste des 12 fêtes majeures peut varier selon les Eglises Orientales (NDLT)

C'est aussi une activité très accessible pour les plus petits. Toutes les fêtes mentionnées ci-dessus, ainsi que les dimanches qui portent un nom spécifique, ont leur propre icône canonique, exposée dans toutes les églises au milieu de la nef. Pour nos plus jeunes, qui naturellement participent avec difficulté aux offices divins, généralement plutôt longs (ici, il faut faire preuve de beaucoup de prudence, selon ce que font les bons parents orthodoxes), l'icône exposée à l'église, si elle a déjà été expliquée au préalable dans les tanières des unités correspondantes, par des moyens simples de reproduction, imprime dans le cœur et dans l'esprit le mystère évangélique qu'il représente. Si la rencontre avec la même icône se renouvelle tous les ans, ceci constitue un point de référence ferme à ce qu'enseigne l'Évangile, qui permet de surmonter les obstacles qui s'opposent à une vie conforme à celui-ci. Quelle catéchèse est plus simple et plus radicale ? Faisons-en un aperçu pratique.

L'ICONE CANONICA DELLA NATIVITA'

Pittura murale di Rastislav Bujna (settembre 2002)
Cappella bizantina del Pontificio Istituto Orientale, Roma



Voici, en photocopie en couleurs, une peinture "canonique" récente (septembre 2002) de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne fournis que quelques esquisses sur le contenu de la peinture, en indiquant pour plus de détails le livre de Georges Gharib, ami et condisciple dans les premières années de ma vie à l'Institut Pontifical Oriental : *Les icônes de Noël, histoire et culte*, Rome 1995. Livre que je suis dans cette lecture iconologique.

Le fond (ciel – *ouranos*) d'or, commun à toutes les icônes (malheureusement la photocopie ne rend pas bien) déplace toute la scène de la sphère terrestre à la sphère céleste, hors du temps.

Le paysage, stylisé au maximum, décrit la joie de toute la création, suivant en cela diverses invitations à la joie contenues dans les textes liturgiques, parmi lesquelles celle-ci : "Montagnes et vallées, arbres de la forêt, fleuves et mers et tout être qui vit et respire, exultez de joie. Car voici que s'avance le salut et la Vierge est sur le point d'enfanter Jésus dans la cité de Bethléem". La grande montagne sur laquelle se passe la nativité de Jésus, symbolise celle qui a surgi de la pierre (Messie), qui a détruit la fameuse statue vue en songe par Nabuchodonosor, songe expliqué par Daniel (Dn 2, 35).

La scène centrale (Marie, Jésus, la grotte comme un abîme) rappelle le texte de l'Apocalypse (Ap 12, 1-8) (le dragon, devant la femme qui est sur le point d'accoucher, est prêt à dévorer l'enfant...). La figure de la Vierge est imposante pour signifier son rôle central dans l'histoire du salut. Il s'agit de la Mère de Dieu, comme l'indique l'inscription MP OY (les inscriptions sont également obligatoires dans les icônes). Le drapé couleur pourpre met en relief la dignité réelle de la Vierge, les étoiles sur son manteau et sur son front signifient sa virginité perpétuelle. Elle ne regarde pas vers Jésus mais vers Joseph qui doute, comme il est écrit en Mt 1, 18-25. Le personnage singulier qui converse avec Joseph représente justement le Doute, qui enveloppe souvent l'humanité. Et c'est précisément à l'humanité que la Vierge, de sa main droite, montre Jésus comme unique Voie à suivre (dans l'icône de Noël, elle apparaît déjà comme "Hodoghitria"). Sa main gauche (que l'on voit peu) repose sur son cœur, pour nous faire réfléchir sur les paroles de Luc : "elle conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur" (Lc 2, 19).

L'enfant, toujours enveloppé de langes et déposé dans la mangeoire comme le répète Luc (Lc 1, 7, 12, 16), a presque les traits d'un adulte, pour signifier qu'il ne s'agit pas d'un enfant comme les autres mais du Fils de Dieu, selon l'inscription IC XC. Il se détache sur le fond de la grotte comme une Lumière qui resplendit dans les ténèbres (Jn 1, 4-5). Et peut-être l'étoile qui descend du ciel signifie-t-elle qu'il "a été rapidement emporté vers Dieu" comme le dit l'Apocalypse (12, 5). Il naît, pas pour vivre, comme nous, mais pour mourir et nous sauver : c'est ce que signifie la croix nimbée, les linges presque funèbres dans lesquels l'enfant est enveloppé, la mangeoire en forme de tombe et la grotte qui, comme dans l'icône de la résurrection, symbolise les enfers.

Le bœuf et l'âne font allusion au prophète Isaïe ("le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître" Is 1, 3) et du prophète Habacuc ("Au milieu de deux animaux tu te manifesteras" Ha 3,2). En eux sont préfigurés le judaïsme (bœuf) attaché à la Torah et le monde païen enveloppé dans le péché d'idolâtrie (âne) au milieu desquels gît le Fils de Dieu qui les libère tous deux de leur fardeau. Pour certains, cela signifie également l'eucharistie, le "pain qui descend du ciel, pour que celui qui en mangera ne meure pas" (Jn 6, 50).

La scène en bas à droite de l'icône canonique représente la toilette de l'enfant. La signification la plus haute attribuée à cette scène est la foi que Jésus est un homme véritable, semblable à nous en toute chose excepté le péché. En soi, la scène est tirée des Evangiles apocryphes, parmi lesquels l'Evangile arménien de l'enfance identifie une des femmes à Eve venue contempler de ses propres yeux l'accomplissement de la rédemption.

Evidemment les bergers (il y a un "représentant" dans l'icône) et les anges sont des figures obligatoires qui nous rappellent le récit de Luc (2, 9-19). Les Mages (sans chevaux dans cette icône) nous renvoient au récit de Matthieu (Mt 2, 1-33) qui, dans la liturgie byzantine, ne fait qu'un avec le récit de Luc, avec une évocation fréquente de l'étoile. En effet, celle-ci devait apparaître aux Mages le jour de Noël, mais pour arriver à Bethléem il faut du temps. Mais le temps n'a pas d'importance dans les icônes, parce qu'elles le transcendent en représentant des vérités de tous les temps, ou mieux hors du temps. Les Mages, astrologues qui étudient les étoiles, les "servent" et à leur tour sont "instruits par une étoile" pour "s'incliner devant le Soleil de la Vérité", représentent la science prompte à la connaissance de celui qui est la Vérité, l'Orient du venu d'en-haut. Dans cette perspective, le sens de l'icône possède des horizons illimités. Ceci, surtout, est le *leitmotiv* de la Liturgie de Noël et de l'icône de Noël, défini par le *Tropaire* (en grec, on l'appelle *apolytikon*) de Noël, avec quelques paroles surprenantes qui résonnent au temps de Noël dans tous les cœurs des scouts et des guides orthodoxes, ainsi que dans le mien. Qu'il me soit donc permis de conclure, sous forme d'une profonde prière, par ce Tropaire :

Par ta Nativité, ô Christ notre Dieu, sur le monde s'est levée la lumière de la véritable science : à sa clarté, les savants qui adoraient les astres d'un astre ont appris à t'adorer, Soleil de justice, te découvrant comme l'Orient venu d'en haut ; Seigneur, gloire à toi.